

3^{ème} partie Une religion et ses dogmes¹

Chapitre 1 La production

I Une production encouragée par tous

◇ Denis Clerc et Serge Latouche, *L'économie dévoilée*, 1995

◇ Augmenter la production!

↪ mot d'ordre du capitalisme mais aussi du communisme/marxisme!

◇ Produire toujours plus pour satisfaire plus de besoins? ²

Denis Clerc: horizon indépassable: plus de biens, plus de services
Le désaccord entre capitalisme et marxisme porte sur
l'appropriation de la production, pas sur la production elle-même:
Marx condamne le capitalisme parce qu'il bloque la production

Mais cette production croissante améliore-t-elle la vie...

Pour D. Clerc, on survalorise la production au détriment du produit



Denis Clerc

II La production est le résultat de l'activité rémunérée

◇ La production n'est pas le résultat de l'activité humaine

Ex.: faire le ménage chez son voisin et réciproquement ≠ faire le ménage chacun chez soi
le produit est le même, mais seul le premier entre dans la production

◇ Le contre-productif rentre dans les chiffres de la production

- des produits nuisibles (publicité, soins mal faits...) rentrent dans les chiffres de la production, s'ils sont rémunérés, au détriment de la qualité de vie
- chaque mouvement financier contribue à la production de croissance, sans tenir compte de la valeur ajoutée; ex.: une forêt prend de la valeur quand on l'abat!

◇ L'augmentation de la production ne garantit pas l'amélioration de la qualité de vie

Ex.: une "bonne guerre" favorise l'économie! détruire pour reconstruire
Mais au final, on y gagne quoi?

¹ analyse et déconstruction des mots-clés de l'économie: le langage est révélateur d'un système de valeurs, d'une culture
Latouche: *il faut décoloniser l'imaginaire pour changer vraiment le monde*

² voir texte 14, I

Chapitre 2 La rareté et l'abondance

◇ **Jean-Paul Sartre**, *Critique de la raison dialectique*, 1960

↪ la rareté est le drame de la condition humaine
l'origine de la violence

◇ Gaspillage des ressources

- Rareté // organisation du gaspillage (ex.: resto-buffet)
- La rareté crée la violence < nos besoins ne peuvent être satisfaits
- Intériorisation de la rareté: nous nous comportons comme si nous allions manquer
 - ⇒ survivre plutôt que vivre
 - ⇒ lutte des classes (cf. Freud: peur de l'abandon; Sartre: peur du manque)
- Nos besoins/désirs sont illimités, et nos ressources limitées, mais nous nous comportons comme s'il y avait abondance



◇ Ressources (jugées sans valeur) exploitées pour produire de la valeur

Latouche¹: la valeur n'est produite que dans l'exploitation illogique de la nature

Ex.: le poisson ne prend de la valeur que quand on le pêche, c.à.d. quand il disparaît ou se raréfie

Contra: les sociétés traditionnelles qui coopèrent avec la rareté naturelle

◇ Mythe occidental de l'infinitude, de l'abondance de la nature

↪ vaincre la rareté par la production
par la prospérité universelle

Latouche²: on traite la nature en ennemie, mais aussi comme si elle était infinie

Mythe moderne: il est possible de vaincre la rareté par la science et les techniques

⇒ prospérité ⇒ fin des conflits (cf. Fukuyama)

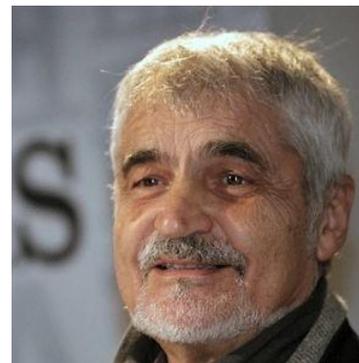
Prétention moderne: vaincre les limites de la nature

1 voir texte 14, II

2 voir texte 14, II, dernier §

Chapitre 3 La croissance

Serge Latouche, *Le pari de la décroissance*, 2006¹



I La compulsion² à la croissance

- ◇ Course perpétuelle à la production
- ◇ Nécessaire au bon fonctionnement du système

§1 Nos sociétés sont basées sur l'accumulation illimitée, sinon crise: tout en dépend
Cf. le crédit: il faut produire plus pour pouvoir rembourser plus
Marx: croître ou disparaître, c'est le vice du capitalisme
Ex.: Procter & Gamble: la seule solution est de produire de nouveaux produits chaque année
Le mode de vie occidental dépasse les possibilités terrestres: on oublie la réalité empirique
Nous avons renoncé à toute mesure (ὑβρις)

II Comment conjuguer croissance infinie et finitude de la nature?

- ◇ L'hubris (ὑβρις)

C'est la faute fondamentale, sorte de péché radical, orgueil: l'homme se croit hors de la nature; il prend plus que ce qui est sa part: excès, démesure.

C'est une faute par rapport au cosmos: pour les Anciens, l'homme est dans la nature, inséré dans un environnement

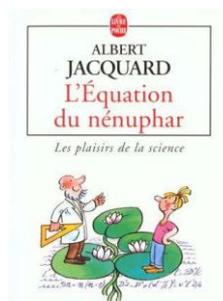
Contra: Aristote, le juste milieu (par le débat, l'amitié); Epicure, la modération
Orwell, la décence commune, la simplicité volontaire, la tempérance
les Indiens Kwakiutl³

Les Kwakiutl croient que les saumons sont des êtres humains comme eux, vivant au fond de la mer; l'hiver, ils se transforment en poissons, se sacrifiant pour leurs frères terrestres
⇒ ils sont pêchés selon un rituel et mangés "provisoirement": on rejette les arêtes à la mer. La nourriture est vue comme un don ⇒ contredon (la cérémonie)
Latouche montre comment la mentalité a changé à cause des usines de conserverie de saumon (prélèvement abusif): "les saumons ne viennent plus" < le système a trahi la confiance (disparition du sacré, plus de contredon)
L'homme n'est plus inséré dans le cosmos, il n'y a plus de réciprocité
→ catastrophe écologique

- ◇ Albert Jacquard⁴, *L'équation du nénuphar*, 1998
Fiction: 1 nénuphar double chaque jour, il couvre un étang en 30 jours et meurt asphyxié; mais le 29^e jour, l'étang n'est couvert qu'à 1/2!
⇒ illusion d'avoir de la marge, alors que l'asphyxie est à l'échéance d'1 jour!
Réalité actuelle: on pense avoir encore de la marge (démographie, écologie)⁵

- ◇ Les indicateurs du bien-être: PIB – PNB – BNB
PIB et PNB ne prennent pas en compte la qualité de la vie, au contraire
Déjà en 1893, Durkheim observe les dysfonctionnements sociaux (anomie) dus à la modernité: suicide, violence, déréliction (< démographie, confort,...)

Contra: BNB, Bonheur National Brut: le Bhoutan



1 voir texte 15; voir aussi la vidéo https://www.youtube.com/watch?v=r08s_9Z6OTE, contre la religion de la croissance

2 vocabulaire psychiatrique: ne pas pouvoir s'empêcher de

3 voir documents en annexe 6

4 A. Jacquard, généticien français, 1925-2013, partisan de la décroissance soutenable

5 Cf. Latouche, texte 15, 1: image de l'algue verte

III La déconsommation ou la simplicité volontaire

◇ Modification de notre style de vie¹

Travailler sur soi pour vivre autrement: nos désirs doivent être déconstruits (Cf. Spinoza)

◇ Henry David Thoreau²

↪ vie simple
écoute de soi

◇ Ivan Illich³

↪ la croissance amène la contre-productivité
défendre la convivialité

Toute société a de grandes et belles idées, que l'on transforme en institutions (éduquer \Rightarrow écoles; soigner \Rightarrow hôpitaux)
Petites et locales, elles fonctionnent bien, mais dysfonctionnent en grandissant: monopoles contreproductifs (paperasses, administration, structure,...)

\Rightarrow elles nuisent à ce qu'elles prétendaient défendre:

- la médecine est devenue nocive: \nearrow médicaments, ψ tropes...
 - l'école abrutit, n'émancipe plus, aggrave les inégalités
 - la politique est paralysée au niveau international
 - la vitesse nous ralentit: embouteillages,...
- ne nous libère plus: travailler + pour la payer !
- communications: les échanges personnels sont tués par les écrans !

Sobre ivresse de la vie: techno-jeûne pour retrouver une vie digne, la convivialité

◇ L'expérience de John B. Calhoun sur la surpopulation⁴

227.000 humains de plus chaque jour... \Rightarrow 5 à 6 planètes nécessaires pour notre train de vie

Expérience de surpopulation artificielle de souris \Rightarrow agressivité, automutilation, cannibalisme, abandon des souriceaux \Rightarrow après 560 jours déclin (\nearrow mortalité infantile et \searrow fécondité) dernière naissance au 600^e jour

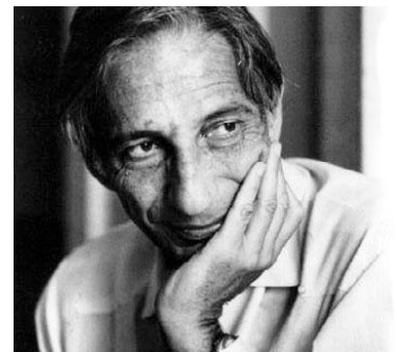
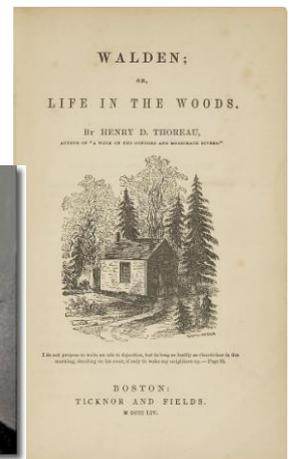
Ces dysfonctionnements n'apparaissent pas dans la nature
Cf. Durkheim: phénomènes morbides dus à la modernité

◇ Contre l'idéologie développementiste⁵ et productiviste

Développement : mot plastique (dévoyé de son sens premier; cf. "fracture" sociale...): dans le langage courant (et savant), le développement a une fin; \neq en économie

Développement durable: oxymore⁶ (créé en 1992 par les lobbies du marché)

Survvalorisation de notre culture ("vivement que les pays sous-développés/en voie de développement nous rejoignent")



1 voir texte 15, 2 de Latouche

2 H.D. Thoreau, USA, 1817-1862, ϕ , poète et naturaliste; *Walden, ou la Vie dans les bois*, 1854

"Quelle flamme pourrait égaler le rayon de soleil d'un grand jour d'hiver"

"La plupart des gens désirent bien plus avoir des vêtements à la mode qu'avoir une conscience nette"

3 Ivan Illich, Autriche, 1926-2002, ϕ , penseur de l'écologie politique; voir texte 15, 2, col.2

4 https://en.wikipedia.org/wiki/John_B._Calhoun

5 voir texte 15, page 3 de Latouche

6 \Rightarrow manipulation; cf. frappes chirurgicales, mondialisation à visage humain, croissance soutenable...

IV Les verbes de la décroissance

◇ Réévaluer

Prendre la juste mesure de nos désirs, de nos besoins

La pub crée le désir, le crédit en donne les moyens, l'obsolescence programmée en renouvelle la nécessité (Latouche)

◇ Reconceptualiser

L'éducation doit former un citoyen pas un consommateur
Moins peut être mieux

◇ Restructurer...

la production, les rapports sociaux, l'agriculture...

◇ Redistribuer...

les richesses, les emplois, les revenus (⇒ allocation universelle?)

◇ Relocaliser

Agir localement

◇ Réduire

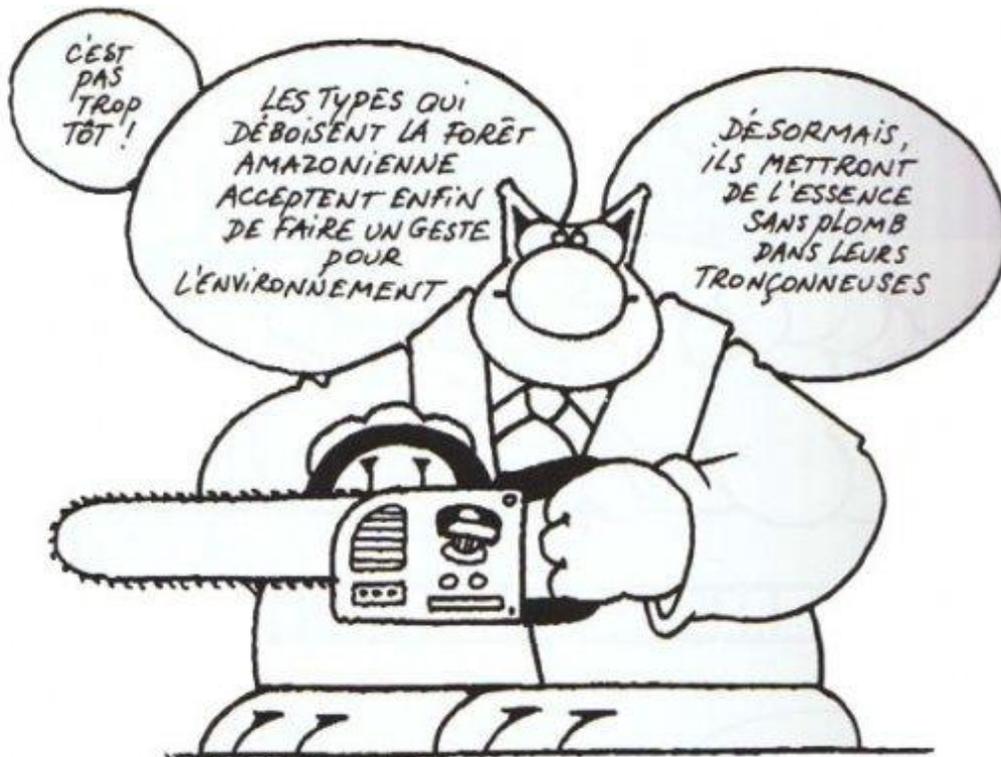
Redimensionner >< les mégastructures, le gaspillage, l'obsolescence programmée

◇ Réutiliser

Réparer

◇ Recycler

◇ Responsabilisation individuelle (VD)



Chapitre 4 Le travail

Le travail est-il naturel pour l'homme?
Peut-on vivre sans travail?
Quel est le sens du travail, quelle est sa valeur?
Le travail permet-il de se réaliser, ou est-il aliénant?
L'annonce de la fin du travail est-elle une bonne nouvelle?

I Karl Marx¹

◇ L'homme impose sa volonté à la nature par le travail (Hegel)²

➡ prend conscience de lui-même
se réalise en créant

Hegel: dialectique du maître et de l'esclave

- Chacun cherche la domination, le vaincu abdique ou disparaît
- Le maître veut garder ses privilèges > < l'esclave, qui a intérêt à la lutte
- Par le travail, l'esclave peut dépasser son statut d'esclave, il prend conscience de sa supériorité sur la nature (savoir, liberté)
- Le travail fait de l'esclave un homme (c.à.d. un être supra-naturel, supra-animal)
- Le maître ne travaille pas \implies ne développe pas sa supériorité sur la nature

Marx reprend Hegel et le remet sur ses pieds

- Le travail permet le développement de soi³
- L'homme \neq l'animal dans le travail < imagination, projet, conscience, créativité
l'homme se réalise en créant qqch par le travail
le travail permet la reconnaissance des autres
le travail n'obéit pas à la nécessité, c'est une création de l'homme libre (> beauté)

Chez Hegel et Marx, il n'est pas question ici de "rémunération" mais de travail comme action sur la nature

◇ Le capitalisme rend le travail aliénant⁴

Le capitalisme détruit la noblesse du travail: l'ouvrier est détaché de ce qu'il produit
dévalorisation du travail⁵

Etape ultime: aliénation: l'ouvrier devient "objet", le produit "vivant" s'empare de lui

II Hannah Arendt, *Condition de l'homme moderne*, 1958⁶

◇ Marx identifie action humaine et travail

◇ La *vita activa*: **le travail** :activité liée au processus biologique (se nourrir, se soigner); le travail permet la reproduction du biologique; \implies l'animal travaille
L'homme quand il travaille est un *animal laborans*



1 voir en annexe, textes 16

2 texte 16, 1; et texte 16, 2, § 1 et 2

3 \triangle idéalisation du travail de l'artisan

4 texte 16, 2, § 3 et 4

5 Voir Chaplin, *Temps Modernes*, 1936 (!)

6 voir en annexe, texte 17

Nous produisons de manière éphémère des produits nécessaires aux besoins vitaux (yc le salaire)

Ce travail ne produit pas de sens, puisqu'il est nécessaire

Le travail n'est pas lié à l'idée de rémunération >> jardinage = travail

l'œuvre: production d'"objets" faits pour durer; l'œuvre survit à son auteur¹; elle est en dehors de la nature; elle produit un monde artificiel

L'œuvre fait de l'homme un *homo faber*

l'action: intervention dans l'espace social et public; elle ne porte pas sur les objets; engagement politique et social; c'est une spécificité humaine

H. Arendt distingue encore la **vie contemplative**, à côté de l'action

Contra Marx: l'homme s'élève dans la contemplation de la nature en échappant au travail
l'animal travaille

◇ Dévalorisation du travail avant la Modernité

Le travail est absorbé par les besoins vitaux: travail \iff consommation \iff mort

Le travail est une soumission (au) biologique \iff il s'agit de s'en libérer pour s'adonner à l'œuvre et à l'action.

Pour ϕ er, il faut du temps et sa vie assurée \iff le travail est confié aux esclaves² (Platon, Aristote), qui sont des "non-humains" (liés à la nécessité biologique)

◇ Identification du travail et de l'œuvre (et même de l'action) à la Modernité

L'œuvre et l'action deviennent elles-mêmes travail:

- l'œuvre doit être rentable (vivre de son art) \iff elle obéit à la nécessité
 \iff l'artiste se conforme à ce qui se vend
- l'action (politique) devient carrière

Le rêve de l'Antiquité (se libérer du travail) est devenu un cauchemar < survalorisation du travail, seul porteur de sens \iff angoisse face au non-travail: que faire du temps libéré ?

Exemples: J. Locke : le travail rend propriétaire de ce que l'on produit

\iff travail = œuvre (produit qui sera vendu)

A. Smith : le travail = source de la richesse des nations

Marx: l'homme qui travaille se relie au genre humain "travaillant"

Aujourd'hui, la vie active s'identifie au seul travail : sortir de la vie active = être retraité !

Comment en est-on arrivé là?

L'Antiquité privilégie un intellectualisme moral : "nul ne fait le mal volontairement"

\iff le mal = l'ignorance ; le bien = le savoir (par la contemplation)

Avec le christianisme, l'idéal de vie contemplatif (Platon), élitiste, est critiqué ; il laisse place à une "morale pour tous" \iff la morale devient une question intérieure ; il s'agit de résister à la tentation par la volonté, par l'introspection de la subjectivité.

\iff morale volontariste

C'est un renversement fondamental : l'être humain devient le centre = naissance du sujet
la vie humaine devient sacrée

C'est le triomphe de la subjectivité : l'individu (et son intériorité), devient la seule vérité
on se concentre sur le JE, ses désirs, ses pulsions (Nietzsche, la phénoménologie, ...)

1 quid dès lors de l'obsolescence programmée...

2 Aujourd'hui: fin du travail < automation : la machine est le nouvel esclave

◇ Transformation de la sphère privée (survalorisée) et publique

↔ idéal de consommation ↔ le travail et rien d'autre¹

Survalorisation de la sphère privée : l'homme travaille et consomme
réclame du pouvoir d'achat

⇒ il n'y a rien de pire qu'une société du travail sans travail²

◇ Oubli des activités les plus hautes = fin de la démocratie

Notre société est menacée³ <disparition de l'œuvre et de l'action: seuls subsistent le travail et les loisirs: même le temps libre doit être rentable (shopping, loisirs payants,...)

On ne construit plus de monde commun

Gaspillage nécessaire <survalorisation du travail⁴

Dernier stade: une société d'employés en fonctionnement automatique, remplacés par des machines

⇒ fin du sens, de la liberté, de la société, et même de l'homme

Ex.: poste, hôpitaux, maisons de repos

◇ Désacraliser le travail et réhabiliter l'action politique et la pensée

III Jeremy Rifkin, *La fin du travail*, 1995⁵

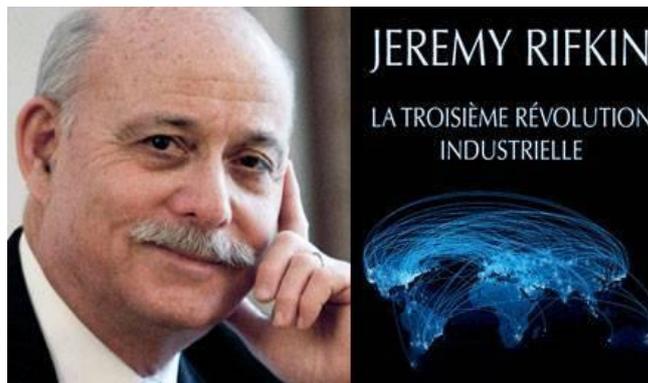
◇ Se libérer du travail

Automatisation du travail ⇒ fin du travail
= promesse de libération

Fin de l'ère de production de masse par le travail humain

La modernité a permis de se libérer PAR le travail; il s'agit de se libérer DU travail

→ les sociétés sont à repenser > un monde sans travailleurs (2050?)



◇ La 3e révolution industrielle⁶

↔ informatisation – autonomisation

◇ Gérer l'entrée dans l'ère post-marchande⁷

§2 Polarisation

20% = une élite, instruite, qui travaille beaucoup et a le pouvoir

fin de la classe moyenne (travailleurs-chômeurs, surqualifiés et sous-payés, précaires

⇒ / délinquance // \ sécurité sociale "impayable"

⇒ obligation de tout accepter + stress = tableau d'une société axée sur le travail

1 Ex. : Eichmann confond son travail (bien fait) et son action publique (penser)

2 voir en annexe, texte 17, 2, col 1 : on perd le sens de l'œuvre qui devient un produit consommable ⇒ cycle infernal ; l'œuvre est trop stable (= sa définition). de même, l'action politique transformée en travail (mandat) ⇒ temporalité différente de l'œuvre et du travail

3 voir en annexe, texte 17, 2, col 1

4 voir en annexe, texte 17, 2, col 2

5 né en 1945, USA, essayiste, conseiller politique sur l'impact des changements techniques et scientifiques sur la société et l'environnement

6 1^{ère} RI: XVIII^e S, machine à vapeur, métallurgie

2^{ème} RI: XIX^e S, électricité, pétrole, moteur à combustion, transports

3^{ème} RI: <1990, microprocesseur, mondialisation, internet; on parle même de 4^{ème} RI: inter connectivité, réseaux (XXI^e S)

7 voir en annexe, texte 18

◇ Possible renaissance de l'homme

§3 Propositions

↘ le temps de travail pour le partager

↗ secteur non-marchand (tiers-secteur, entre le marché et le secteur public/Etat): aide aux personnes, art, solidarités

On a besoin de gens pour travailler dans les services aux personnes et dans la culture, sans s'appuyer sur la productivité

§4 Le chômage ouvre le possibilité de sortir du salariat pour agir dans le tiers-secteur

Les machines sont productives \implies peuvent financer le tiers-secteur

➡ "travail" à revoir ; cf. H. Arendt: le tiers-secteur comprend l'œuvre (secteur culturel) et l'action (secteurs social, associatif et politique)

◇ **Dominique Méda**¹, *Le travail, la révolution nécessaire*, 2010

Le travail est un fait social total: il concerne la totalité de la société:

réalisation de soi et création du lien social

Survalorisation du travail (cf. la critique de H. Arendt)

\implies problème: l'absence de travail est insupportable (fin de soi et du lien social)

\implies solutions: ↘ la place symbolique et concrète du travail (partage)
il y a autre chose pour se réaliser ! (\implies une économie de la qualité)

⚠️ bénéfice financier à travailler moins: ↘ frais de santé !



◇ **Bertrand Russell**², *Eloge de l'oisiveté*, 1932

Le travail présenté comme un devoir, une vertu est un mythe entretenu par la classe dominante, parce que cela l'arrange:

- le salaire se mérite \implies efforts
- peur de l'oisiveté : les "basses" classes ne savent que faire de leur temps libre...
- honnête labeur, sobriété, soumission

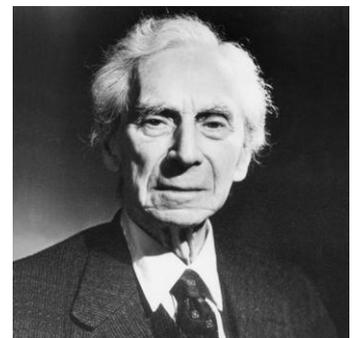
Le travail trouve sa finalité en dehors de lui-même: il sert à qqch (\neq valeur)

Moins travailler rend l'homme meilleur: permet de s'occuper des autres

La sécurité et le bien-être nous rendent gentils

Le temps libre permet de découvrir de nouvelles expériences

\implies progrès



1 ϕ et sociologue française, née en 1962

2 ϕ analytique, épistémologue britannique, 1872-1970

IV Philippe van Parijs, *L'Allocation universelle*, 2005¹

- ◇ **Revenu pour le citoyen** sans conditions et cumulable, sans contrepartie ni contrôle

Remplace toutes les allocations existantes

Notre société glisse de l'opposition capitaliste/prolétaire à travailleur/chômeur. Mais de moins en moins d'emplois...

Avantages: pas de paperasses, pas de coûteux contrôles

possibilité d'autres activités (tiers-secteur)

valoriser le temps partiel

réduire la dépendance des femmes au foyer

cumulable (si on veut gagner +)

flexibilité \implies ✍ liberté

✍ sécurité \implies ✍ liberté d'entreprendre (✍ peur de la faillite)

Comment subventionner?: convertir les allocations existantes

supprimer l'administratif, les contrôles

⚠ aujourd'hui, seuil au-delà duquel il n'est plus intéressant de travailler < ✍ impôts sur revenus cumulés

Le but n'est pas égalitaire; c'est un outil pour financer le tiers-secteur

- ◇ Réduire la pauvreté, l'exclusion, le chômage, l'insécurité

- ◇ **Plus de libertés**, de dignité

- ◇ André Gorz²: valoriser l'autonomie des individus

valoriser la liberté, ouvrir des possibles à chacun

cf. M. Onfray, "la sculpture de soi"

- ◇ Révolution φ , culturelle, politique et symbolique

quel contenu donnerons-nous à notre vie, à notre liberté?

aurons-nous la maturité suffisante pour construire notre existence?



¹ né en 1951, belge; prof d'éthique économique et de φ politique, UCL, Harvard, Oxford

² 1923-2007, φ et journaliste français, disciple de Sartre et de l'existentialisme, *Misère du présent, richesse du possible*, 1997

Chapitre 5 La dette

I Nathalie Sarthou-Lajus¹, *L'éthique de la dette*, 1997

◇ Le **rapport créancier-débiteur** est au fondement du lien social

Ce n'est pas l'échange, ni le don, mais la dette qui fonde le premier rapport social (enfant – parents,...)

La dette précède le libre engagement

Nous n'aimons pas être redevables, dépendants

Contra: St. Augustin: valorisation de la dette à l'égard de Dieu

Aujourd'hui, la notion de "devoir" tend à disparaître, on ne veut plus rendre de comptes, on veut être libre

⚠ on n'est jamais "libre", on a besoin des autres (parents, Etat, enseignement...)
La vie commence par le crédit

La dette crée le lien

⇒ nous apprend la responsabilité
nous inscrit dans la temporalité

On ne naît pas libre !

◇ La dette originaire → la dépendance



Méfiance ou pitié en Occident

La dépendance fonctionne dans les deux sens (créancier/débiteur)

La dette peut se vivre sur le mode heureux (N. Sarthou-Lajus) ≠ vision occidentale

◇ L'"amae" japonais – **Takeo Doi**²



affirmation d'une insuffisance constitutive

La dépendance n'est pas négative, pas une perte de soi, au contraire

L'amae est une dépendance affective: sans l'autre, on n'est pas suffisant

= gagner une unité qu'on ne peut avoir seul

= renoncer à vivre séparé d'autrui (ex.: mère/enfant)

L'amae est une chance, une valeur (>< individualisme occidental)

L'amae ne crée pas de dette ⇒ pas de compte ni de merci: on ne se remercie pas soi-même !

Contra: M. Mauss: don/contredon

Dépendance heureuse: *Quand nos parents meurent, on se rend compte de ce qu'on leur doit*

⇒ la dette ne s'inscrit que dans la séparation, la distance

N. Sarthou-Lajus: l'Occident ne peut pas comprendre l'amae (relation intime à construire)

⚠ le don aux étrangers est un fardeau, avec obligation de rendre (hors amae)

◇ Dette impayable → violence

C'est pire encore quand la dette est impayable : faute, honte ⇒ jeu de domination

le débiteur est rabaissé, surveillé

le créancier se fait tyran (cf. banques)

Jusqu'à où ces abus de pouvoir sont-ils admissibles?



¹ née en 1967, φ française, chrétienne, *L'éloge de la dette*

² 1920–2009, ψ japonais, *Anatomie de l'indépendance*

II Maurizio Lazzarato¹, *La fabrique de l'homme endetté*, 2011

◇ Dépossession de la puissance d'agir du débiteur

Analyse le rapport de forces entre le débiteur et le créancier:
économie du chantage (yc pour les Etats), tyrannie
→ démocratie attaquée par la pression des marchés

Objectif: contrôler (ex: Grèce)

Limite délicate entre l'obligation de rembourser (sinon on ne prête plus) et la sanction qui prend possession de l'autre

→ endetter = soumettre et même posséder l'autre si la dette est impayable (cf. Rome antique: ne pas rembourser = devenir esclave)



◇ Le système néolibéral cherche à endetter tout le monde

↓
dispositif pour orienter les comportements individuels
pour neutraliser les comportements collectifs

On a perdu une sagesse ancestrale: la dette est source de violence
Ex.: mafia et dette de sang

Th. d'Aquin: *L'intérêt, c'est faire payer ce qui n'existe pas*
Usure condamnée par l'Eglise jusqu'au XIXe. S.

Pourquoi? Pression à l'endettement pour dominer, régulariser les comportements

Le créancier dispose de l'avenir du débiteur = outil de contrôle social

Cf. dette cumulative (s'endetter pour payer ses dettes)
s'endetter pour payer ses études
endettement intergénérationnel (prêt à 30 ans et plus)

◇ La charge morale ne pèse-t-elle pas aussi sur le créancier?

↔ jouissance de se montrer supérieur

La dette secrète une morale dans le cadre d'une logique de domination

Le couple "effort/récompense" (= logique du travail, sans morale) passe au couple
"promesse/faute" (= logique morale: il faut assumer le mode de vie endetté)

On quitte la dette envers Dieu pour une dette envers le capital

Celui qui prête a aussi des obligations: la possibilité de ne pas être remboursé est un risque rémunéré par l'intérêt.

Le prêt est donc un pari sur l'avenir

→ le prêteur prend un risque, mais il fait aussi courir un risque à la société
il est responsable de ce risque (ex.: subprimes)

Lazzarato dénonce la déresponsabilisation du prêteur, couvert par l'Etat
< nationalisation des pertes et privatisation des bénéfices

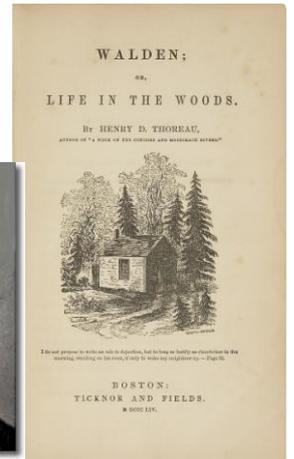
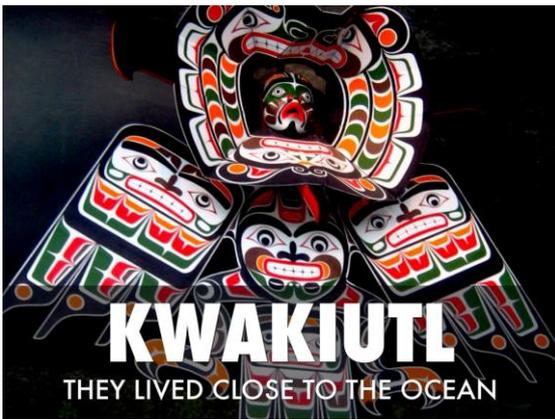
Il faut donner au débiteur les conditions et les possibilités de rembourser

Sarthou-Lajus et Lazzarato soulignent le désir de puissance, la jouissance de la maîtrise pour le créancier :

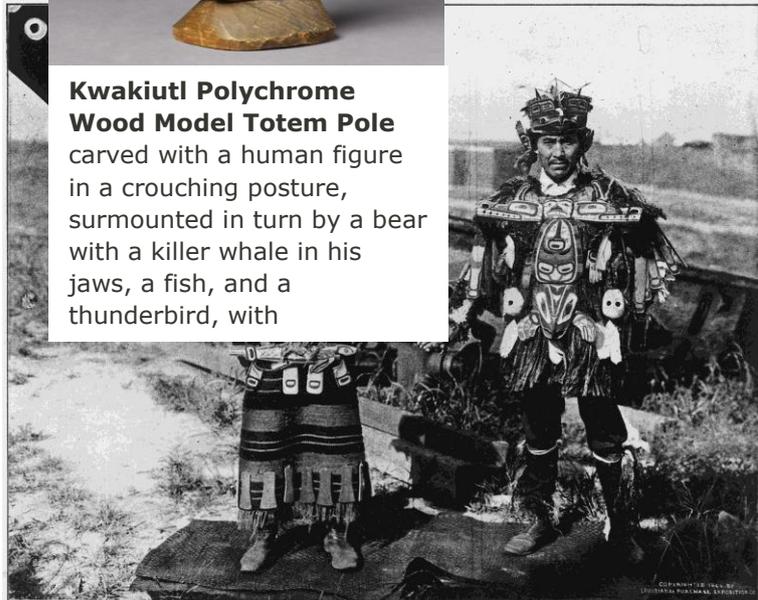
dette = intérêt... .. économique	social et politique	psychologique
⇓	⇓	⇓
gagner de l'argent	avoir du pouvoir	être supérieur

¹ né en 1955, sociologue et φ italien, vit à Paris, chercheur au CNRS

Annexe 6 Les Indiens Kwakiutl (Canada, Colombie britannique)



Kwakiutl Polychrome Wood Model Totem Pole carved with a human figure in a crouching posture, surmounted in turn by a bear with a killer whale in his jaws, a fish, and a thunderbird, with



MASKED DANCERS - QAGYUÛL

1

Notre société a lié son destin à une organisation fondée sur l'accumulation illimitée. Ce système est condamné à la croissance. Dès que la croissance ralentit ou s'arrête, c'est la crise, voire la panique. Cette nécessité fait de la croissance un cercle vicieux. L'emploi, le paiement des retraites, le renouvellement des dépenses publiques (éducation, sécurité, justice, culture, transports, santé, etc.) supposent l'augmentation constante du produit intérieur. De leur côté, l'usage de la monnaie et surtout celui du crédit, qui permet de faire consommer ceux dont les revenus ne sont pas suffisants et d'investir sans disposer du capital requis, sont de puissants «dictateurs» de croissance, en particulier pour le Sud. /

Que s'est-il passé? Épousant la raison géométrique qui préside à la croissance économique, l'homme occidental a renoncé à toute mesure. Avec une hausse du PNB par tête de 3,5% par an (progression moyenne pour la France entre 1949 et 1959), on aboutit à une multiplication par 31 en un siècle et par 961 en deux siècles! Avec un taux de croissance de 10% – celui de la Chine aujourd'hui –, on obtient une multiplication par 736 en un siècle! Croit-on vraiment qu'une croissance infinie est possible sur une planète finie? *L'hubris*, la démesure du maître et possesseur de la nature, a pris la place de l'antique sagesse qui consistait à s'insérer dans un environnement exploité de façon raisonnée. Le délire quantitatif a soudain fait basculer la situation selon ce que j'appelle le théorème de l'algue verte, variante du paradoxe du nénuphar d'Albert Jacquard.

Un jour, une petite algue vient s'implanter sur un très grand étang. Bien que sa croissance annuelle soit rapide,

suivant une progression géométrique de raison deux, nul ne s'en préoccupe, jusqu'à ce qu'elle ait colonisé la moitié de la surface, faisant peser, dès lors, une menace d'eutrophisation, c'est-à-dire d'asphyxie de la vie subaquatique. Seulement, si elle a mis plusieurs décennies pour en arriver là, il suffira d'une seule année pour provoquer la mort irrémédiable de l'écosystème lacustre. «C'est bien pourtant l'idée de continuer sur le même chemin qui domine, remarque Jean-Paul Besset. Pour assurer le bien-être de l'ensemble de l'humanité, la Banque mondiale a calculé qu'il faudrait que la production de richesses soit quatre fois plus importante en 2050. Avec une croissance moyenne de 3% par an, c'est possible, dit-elle. Il suffirait ensuite de rassembler les conditions politiques – bonne gouvernance, aide au développement, coopération technique, échanges commerciaux – pour que tout aille pour le mieux dans le meilleur des mondes. Affirmation rigoureusement exacte du point de vue du raisonnement économique. Perspective totalement irréaliste du point de vue des capacités du vivant. Escroquerie intellectuelle, donc. Comment imaginer que le PIB mondial, qui était de 6 000 milliards de dollars en 1950, qui est passé à 43 000 milliards de dollars en 2000, puisse s'élever, en 2050, à 172 000 milliards de dollars sans bouleverser plus encore les équilibres naturels, telle une mécanique vertueuse?» Nous sommes arrivés au moment où l'algue verte a colonisé la moitié de notre étang. Si nous n'agissons pas très vite et très fort, c'est la mort par asphyxie qui nous attend bientôt.

2 Evaluer la richesse autrement n'a vraiment d'intérêt que s'il s'agit de faire advenir une autre richesse. Il est bien question, comme l'écrit le psychanalyste Georges Didier, de « décroître à la tyrannie de la toute-puissance pour croître à la qualité relationnelle¹ ». C'est pourquoi réévaluer, c'est-à-dire revoir les valeurs auxquelles nous croyons, sur lesquelles nous organisons notre vie, et changer celles qui ont un effet négatif sur la survie heureuse de l'humanité, est la première étape de la construction d'une société de décroissance.

Épicure : « l'homme qui n'est pas content de peu n'est content de rien ». La quête infinie aboutit, d'après Hans Jonas, à l'« échec infini ». Lucrèce développe cette idée : « Mais si tu désires toujours ce que tu n'as pas, tu méprises ce que tu as, ta vie s'est donc écoulée sans plénitude et sans charme ; et puis soudain la mort s'est dressée debout à ton chevet avant que tu puisses te sentir prêt à partir content et rassasié. »

3 La version américaine de la simplicité volontaire (*simple living, downshifting, simplicity with style*) trouve une part importante de son inspiration dans la philosophie d'Henry David Thoreau. La tradition européenne peut se revendiquer de Léon Tolstoï, mais aussi de Gandhi et de ses disciples, comme Lanza del Vasto, fondateur des communautés de l'Arche. « Le sommet de la civilisation, pour Gandhi, se rattachant ainsi à une longue tradition d'*aparigraha* (non-possession), n'est pas de posséder, d'accumuler toujours plus, mais de réduire et limiter ses besoins... »

1. Georges Didier, « Moins consommer demande un renoncement et un **poor** est psychologie et écologie », *Silence*, n° 302, novembre 2003, p. 11.

Dans *La Convivialité*, Ivan Illich prône « la sobre ivresse de la vie ». Il dénonce par ailleurs « la condition "humaine" actuelle, dans laquelle toutes les technologies deviennent si envahissantes qu'on ne saurait plus trouver de joie que dans ce que j'appellerais un techno-jeûne ». La limitation nécessaire de notre consommation et de la production, l'arrêt de l'exploitation de la nature et de celle du travail par le capital ne signifient pas, pour lui, un « retour » à une vie de privation et de labeur, mais au contraire – si l'on est capable de renoncer au confort matériel – une libération de la créativité, un renouveau de la convivialité et la possibilité de mener une vie digne.

Pour l'objecteur de croissance François Brune, « la recherche de la simplicité volontaire, ou si l'on préfère d'une vie sobre, n'a rien à voir avec un parti pris de frustration masochiste. C'est le choix de vivre autrement, de vivre mieux en fait, et plus en harmonie avec ses convictions, en remplaçant la course aux biens matériels par la recherche de valeurs plus satisfaisantes. Les rares familles qui choisissent de vivre sans télévision ne sont pas à plaindre. Aux satisfactions que pourrait leur offrir la lucarne magique, elles en préfèrent d'autres : vie familiale ou sociale, lecture, jeux, activités artistiques, temps libre pour rêver et simplement goûter la vie... » Il ajoute fort justement : « Ce chemin est évidemment en général progressif, et ne va pas de soi tant sont fortes les pressions contraires de la société. C'est un chemin qui demande de dominer ses peurs, peur du vide, peur de manquer, peur de l'avenir, peur aussi de ne pas être conforme aux moules préfabriqués, peur de se démarquer par rapport aux normes en vigueur. C'est le choix de vivre aujourd'hui plutôt que de sacrifier la vie présente à la consommation ou à l'accumulation de valeurs sans valeur, à la construction d'un plan de carrière censé rendre demain satisfaisant, ou au remplissage d'un plan d'épargne retraite chargé de contrer la peur de ne pas avoir assez... »

4 Le problème avec le concept de développement, c'est qu'il s'agit d'un mot « plastique » (ou « amibe ») au sens qu'en donne le linguiste Uwe Pörsken, disciple d'Ivan Illich. « Ce qui caractérise un "mot plastique", c'est d'avoir appartenu d'abord à la langue courante, où il possède un sens clair et précis (le développement d'une équation), d'avoir été ensuite utilisé par la langue savante (le développement des espèces selon Darwin) et d'être aujourd'hui repris par la langue des technocrates dans un sens si extensif qu'il ne signifie plus rien, sinon ce que veut lui faire dire le locuteur individuel qui l'emploie. » Le développement est en outre un concept « génétiquement » occidental-centré, il contient l'*hubris*, du seul fait qu'il implique une absence de limites. Il n'est jamais dit développement de quoi, pour qui et pour quoi, mais jamais non plus jusqu'où. Un développement infini dans un monde fini n'a pas plus de sens qu'une croissance infinie. Au moins en biologie, le développement et la croissance trouvent leurs bornes avec le déclin et la mort qui suivent la maturité. L'idéologie du progrès fait entrer l'immortalité au cœur de la mythologie économique. La croissance infinie et artificielle des besoins et celle, postulée, des moyens d'en satisfaire une partie interdisent de regarder en face les limites de la condition humaine et d'affronter la finitude de notre planète pour tenter de résoudre le défi d'une « bonne » vie ou d'une société heureuse.

On peut dire qu'en continuant à propager le slogan du développement durable on se fait consciemment ou inconsciemment le propagateur du virus développementiste. « La stratégie d'intégration de la variable écologique dans le système productiviste, note pertinemment Jean-Paul Besset, quelque nom qu'elle porte – "développement durable", "croissance douce", "internalisation", "mariage de l'économie et de l'écologie" –, n'a pas d'autre fonction que de conforter la prééminence de l'économique.

On en reste au traitement des effets sans jamais s'en prendre aux causes. Or, en combattant l'effet, on renforce la cause. On entretient le mal. Le plus grave, dans cette affaire, c'est qu'on se rend complice de l'infection des populations non encore (ou pas trop) contaminées par le virus et qui ne souhaitent pas le développement. On peut dire que, en poussant tout le monde à faire comme les Américains et à compter sur six planètes, l'idéologie développementiste a été « la plus grande arme de destruction massive » imaginée par le génie humain. Comme le montre la catastrophe écologique et sociale planétaire que la Chine nous prépare, c'est le contraire qu'il faudrait faire : tenter de se décontaminer et de circonscrire le fléau.

On sait que le simple ralentissement de la croissance plonge nos sociétés dans le désarroi en raison du chômage et de l'abandon des programmes sociaux, culturels et environnementaux qui assurent un minimum de qualité de vie. On peut imaginer quelle catastrophe représenterait un taux de croissance négatif ! De même qu'il n'y a rien de pire qu'une société travailliste sans travail, il n'y a rien de pire qu'une société de croissance sans croissance. C'est ce qui condamne la gauche institutionnelle, faute d'oser la décolonisation de l'imaginaire, au social-libéralisme. La décroissance n'est donc envisageable que dans une « société de décroissance ». Le projet de la décroissance est un projet politique, consistant dans la construction, au Nord comme au Sud, de sociétés conviviales autonomes et économes. Au niveau théorique, le mot d'« a-croissance » serait plus approprié, indiquant un abandon du culte irrationnel et quasi religieux de la croissance pour la croissance.

5 On peut synthétiser ce changement de cap dans un programme plus radical, plus systématique et plus ambitieux en 8 « R » : réévaluer, reconceptualiser, restructurer, redistribuer, relocaliser, réduire, réutiliser, recycler. Ces huit objectifs interdépendants sont susceptibles d'enclencher un cercle vertueux de décroissance sereine, conviviale et soutenable.

Textes 16,1 Karl Marx *Le Capital*, 1867

Le travail est de prime abord un acte qui se passe entre l'homme et la nature. L'homme y joue lui-même vis à vis de la nature le rôle d'une puissance naturelle. Les forces dont son corps est doué, bras et jambes, tête et mains, il les met en mouvement afin de s'assimiler des matières en leur donnant une forme utile à sa vie. En même temps qu'il agit par ce mouvement sur la nature extérieure et la modifie, **il modifie sa propre nature** et développe les facultés qui y sommeillent. Nous ne nous arrêtons pas à cet aspect primordial du travail où il n'a pas encore dépouillé son mode purement instinctif. Notre point de départ c'est le travail sous une forme qui appartient exclusivement à l'homme. (>> s'il ne travaille pas, l'homme peut-il développer ses facultés?)

Une araignée fait des opérations qui ressemblent à celles du tisserand, et l'abeille confond par la structure de ces cellules de cire l'habileté de plus d'un architecte. Mais ce qui distingue dès l'abord le plus mauvais architecte de l'abeille la plus experte, c'est qu'il a construit la cellule dans sa tête avant de la construire dans la ruche. Le résultat auquel le travail aboutit préexiste idéalement dans l'imagination du travailleur. Ce n'est pas qu'il opère seulement un changement de formes dans les matières naturelles, il y réalise du même coup son propre but dont il a conscience, qui détermine comme loi son mode d'action, et auquel il doit subordonner sa volonté. Et cette subordination n'est pas momentanée. L'œuvre exige pendant toute sa durée, outre l'effort des organes qui agissent, une attention soutenue, laquelle ne peut elle-même résulter que d'une tension constante de la volonté.

16,2 Karl Marx *Manuscripts*, 1844

En produisant pratiquement un monde d'objets, en façonnant la nature non-organique, **l'homme s'affirme comme un être générique conscient**, c'est-à-dire un être qui se rapporte à l'espèce comme à sa propre nature, ou à lui-même comme être générique. Certes, **l'animal** aussi produit. Il construit son nid, son habitation, tels l'abeille, le castor, la fourmi, etc. Mais il **produit seulement ce dont il a immédiatement besoin** pour lui et pour sa progéniture ; il produit d'une façon partielle, quand l'homme produit d'une façon universelle ; il ne produit que sous l'empire du besoin physique immédiat, tandis que l'homme produit alors même qu'il est libéré du besoin physique, et il ne produit vraiment que lorsqu'il en est libéré. L'animal ne produit que lui-même, tandis que l'homme reproduit toute la nature.

Le produit de l'animal fait, comme tel, partie de son corps physique, tandis que l'homme se dresse librement face à son produit. L'animal ne crée qu'à la mesure et selon les besoins de son espèce, tandis que l'homme sait produire à la mesure de toutes les espèces, il sait appliquer à tout objet sa mesure inhérente ; aussi sait-il créer selon les lois de la **beauté**. C'est précisément en façonnant le monde des objets que l'homme commence à s'affirmer comme un être générique. Cette production est sa vie générique **créatrice**. Grâce à cette production, la nature apparaît comme son œuvre et sa réalité. L'objet du travail est donc la réalisation de la vie générique de l'homme. L'homme ne se recrée pas seulement d'une façon intellectuelle, dans sa conscience, mais activement, réellement, et il se contemple lui-même dans un monde de sa création.

L'ouvrier s'appauvrit d'autant plus qu'il produit plus de richesse, que sa production croît en puissance et en volume. **L'ouvrier devient une marchandise**. Plus le monde des choses *augmente* en valeur, plus le monde des hommes *se dévalorise* ; l'un est en raison directe de l'autre. Le travail ne produit pas seulement des marchandises ; il se produit lui-même et produit l'ouvrier comme une *marchandise* dans la mesure même où il produit des marchandises en général. Cela revient à dire que le produit du travail vient s'opposer au travail comme un *être étranger*, comme une *puissance indépendante* du producteur. Le produit du travail est le travail qui s'est fixé, matérialisé dans un objet, il est la transformation du travail en objet, *matérialisation du travail*. La réalisation du travail est sa matérialisation. Dans les conditions de l'économie politique, cette réalisation du travail apparaît comme la *déperdition* de l'ouvrier, la matérialisation comme *perte et servitude matérielles*, l'appropriation comme *aliénation*, comme *dépouillement*.

Toutes ces conséquences découlent d'un seul fait : l'ouvrier se trouve devant le *produit de son travail* dans le même rapport qu'avec un objet *étranger*. Cela posé, il est évident que plus l'ouvrier se dépense dans son travail, plus le monde étranger, le monde des objets qu'il crée en face de lui devient puissant, et que plus il s'appauvrit lui-même, plus son monde intérieur devient pauvre, moins il possède en propre. C'est exactement comme dans la religion. Plus l'homme place en Dieu, moins il conserve en lui-même. L'ouvrier met sa vie dans l'objet, et voilà qu'elle ne lui appartient plus, elle est à l'objet. Plus cette activité est grande, plus l'ouvrier est sans objet. Il n'est pas ce qu'est le produit de son travail. Plus son produit est important, moins il est lui-même. La *dépossession* de l'ouvrier au profit de son produit signifie non seulement que son travail devient un objet, une existence *extérieure*, mais que son travail existe *en dehors* de lui, indépendamment de lui, étranger à lui, et qu'il devient une puissance autonome face à lui. **La vie qu'il a prêtée à l'objet s'oppose à lui, hostile et étrangère.**

Je propose le terme de *vita activa* pour désigner trois activités humaines fondamentales : le travail, l'œuvre et l'action. Elles sont fondamentales parce que chacune d'elles correspond aux conditions de base dans lesquelles la vie sur terre est donnée à l'homme.

Le travail est l'activité qui correspond au processus biologique du corps humain, dont la croissance spontanée, le métabolisme et éventuellement la corruption, sont liés aux productions élémentaires dont le travail nourrit ce processus vital. La condition humaine du travail est la vie elle-même.

L'œuvre est l'activité qui correspond à la non-naturalité de l'existence humaine, qui n'est pas incrustée dans l'espace et dont la mortalité n'est pas compensée par l'éternel retour cyclique de l'espèce. L'œuvre fournit un monde « artificiel » d'objets, nettement différent de tout milieu naturel. C'est à l'intérieur de ses frontières que se loge chacune des vies individuelles, alors que ce monde lui-même est destiné à leur survivre et à les transcender toutes. La condition humaine de l'œuvre est l'appartenance-au-monde.

L'action, la seule activité qui mette directement en rapport les hommes, sans l'intermédiaire des objets ni de la matière, correspond à la condition humaine de la pluralité, au fait que ce sont des hommes et non pas

l'homme, qui vivent sur terre et habitent le monde.

Dire que le travail et l'artisanat étaient méprisés dans l'antiquité parce qu'ils étaient réservés aux esclaves, c'est un préjugé des historiens modernes. Les Anciens faisaient le raisonnement inverse : ils jugeaient qu'il fallait avoir des esclaves à cause de la nature servile de toutes les occupations qui pourvoient aux besoins de la vie. C'est même par ces motifs que l'on défendait et justifiait l'institution de l'esclavage. Travailler, c'était l'asservissement à la nécessité, et cet asservissement était inhérent aux conditions de la vie humaine. Les hommes étant soumis aux nécessités de la vie ne pouvaient se libérer qu'en dominant ceux qu'ils soumettaient de force à la nécessité. La dégradation de l'esclave était un coup du sort, un sort pire que la mort, car il provoquait une métamorphose qui changeait l'homme en un être proche des animaux domestiques.

L'institution de l'esclavage dans l'antiquité, au début du moins, ne fut ni un moyen de se procurer de la main-d'œuvre à bon marché ni un instrument d'exploitation en vue de faire des bénéfices ; ce fut plutôt une tentative pour éliminer des conditions de la vie le travail. Ce que les hommes partageaient avec les autres animaux, on ne le considérait pas comme humain. C'était d'ailleurs aussi la raison de la théorie grecque, si mal comprise, de la nature non humaine de l'esclave.

Plus proche, également décisif peut-être, voici un autre événement non moins menaçant. C'est l'avènement de l'automatisation qui, en quelques décennies, probablement videra les usines et libérera l'humanité de son fardeau le plus ancien et le plus naturel, le fardeau du travail, l'asservissement à la nécessité. Là, encore, c'est un aspect fondamental de la condition humaine qui est en jeu, mais la révolte, le désir d'être délivré des peines du labeur, ne sont pas modernes, ils sont aussi vieux que l'histoire.

Le fait même d'être affranchi du travail n'est pas nouveau non plus ; il comptait jadis parmi les privilèges les plus solidement établis de la minorité. A cet égard, il semblerait que l'on s'est simplement servi du progrès scientifique et technique pour accomplir ce dont toutes les époques avaient rêvé sans jamais pouvoir y parvenir.

Cela n'est vrai, toutefois, qu'en apparence. L'époque moderne s'accompagne de la glorification théorique du travail et elle arrive en fait à transformer la société tout entière en une société de travailleurs. Le souhait se réalise donc, comme dans les contes de fées, au moment où il ne peut que mystifier. C'est une société de travailleurs que l'on va délivrer des chaînes du travail, et cette société ne sait plus rien des activités plus hautes et plus enrichissantes pour lesquelles il vaudrait le peine de gagner cette liberté. Dans cette société qui est égalitaire, car c'est ainsi que le travail fait vivre ensemble les hommes, il ne reste plus de classe, plus d'aristocratie politique ou spirituelle, qui puisse provoquer une restauration des autres facultés de l'homme. Même les présidents, les rois, les premiers ministres voient dans leurs fonctions des emplois nécessaires à la vie de la société, et parmi les intellectuels il ne reste que quelques solitaires pour considérer ce qu'ils font comme des œuvres et non comme des moyens de gagner leur vie. Ce que nous avons devant nous, c'est la perspective d'une société de travailleurs sans travail, c'est-à-dire privés de la seule activité qui leur reste. On ne peut rien imaginer de pire.

On dit souvent que nous vivons dans une société de consommateurs et puisque, nous l'avons vu, le travail et la consommation ne sont que deux stades d'un même processus imposé à l'homme par la nécessité de la vie, ce n'est qu'une autre façon de dire que nous vivons dans une société de travailleurs. Cette société n'est pas née de l'émancipation des classes laborieuses, mais de l'émancipation de l'activité de travail, qui précéda de plusieurs siècles l'émancipation politique des travailleurs. L'important n'est pas que, pour la première fois dans l'histoire, les travailleurs soient admis en pleine égalité de droits dans le domaine public : c'est que nous ayons presque réussi à niveler toutes les activités humaines pour les réduire au même dénominateur qui est de pourvoir aux nécessités de la vie et de produire l'abondance. Quoi que nous fassions nous sommes censés le faire pour « gagner notre vie » ; tel est le verdict de la société, et le nombre des gens, des professionnels en particulier, qui pourraient protester a diminué très rapidement. La seule exception que consente la société concerne l'artiste qui, société du travail. La même tendance à rabaisser toutes les activités sérieuses au statut du gagne-pain se manifeste dans les plus récentes théories du travail, qui, presque unanimement, définissent le travail comme le contraire du jeu. En conséquence, toutes les activités sérieuses, quels qu'en soient les résultats, reçoivent le nom de travail et toute activité qui n'est nécessaire ni à la vie de l'individu ni au processus vital de la société est rangée parmi les amusements.

Avec le besoin que nous avons de remplacer de plus en plus vite les choses de ce monde qui nous enlourdissent, nous ne pouvons plus nous permettre de les utiliser, de respecter et de préserver leur inhérente durabilité ; il nous faut consommer, dévorer pour ainsi dire, nos maisons, nos meubles, nos voitures comme s'il s'agissait des « bonnes choses » de la nature qui se gâtent sans profit à moins d'entrer rapidement dans le cycle incessant du métabolisme humain.

C'est comme si nous avions renversé les barrières qui protégeaient le monde, l'artifice humain, en le séparant de la nature, du processus biologique qui se poursuit en son sein comme des cycles naturels qui l'environnent, pour leur abandonner, pour leur livrer la stabilité toujours menacée d'un monde humain.

Les idéaux de l'*homo faber*, fabricant du monde : la permanence, la stabilité, la durée, ont été sacrifiés à l'abondance, idéal de l'*animal laborans*. Nous vivons dans une société de travailleurs parce que le travail seul, par son inhérente fertilité, a des chances de faire naître l'abondance; et nous avons changé l'œuvre en travail, nous l'avons brisée en parcelles minuscules jusqu'à ce qu'elle se prête à une division où l'on atteint le dénominateur commun de l'exécution la plus simple afin de faire disparaître devant la force de travail (cette partie de la nature, peut-être même la plus puissante des forces naturelles) l'obstacle de la stabilité « contre-nature », purement de-ce-monde, de l'artifice humain.

Que l'émancipation du travail à l'époque moderne non seulement échoue à instaurer une ère de liberté universelle mais aboutisse au contraire à courber toute l'humanité pour la première fois sous le joug de la nécessité, c'est un danger que Marx avait bien aperçu lorsqu'il soulignait que le but de la révolution ne pouvait pas être l'émancipation déjà accomplie des classes laborieuses et qu'elle devait consister à émanciper l'homme du travail. Au premier abord ce but paraît utopique : le seul élément strictement utopique de la doctrine de Marx. Être émancipé du travail, déclare Marx, c'est être émancipé de la nécessité, ce qui finalement signifierait être émancipé de la consommation aussi, c'est-à-dire du métabolisme naturel qui est la condition même de la vie humaine. Mais l'évolution de ces dernières années, en particulier les perspectives qu'ouvrirait le progrès de l'« automatisation », font que l'on peut se demander si l'utopie d'hier ne sera pas la réalité de demain, et si un jour l'effort de consommation ne sera pas tout ce qui restera des labeurs et des peines inhérents au cycle biologique dont le moteur enchaîne la vie humaine.

Une consommation sans peine ne changerait rien au caractère dévorant de la vie biologique, elle ne ferait que l'accentuer : finalement une humanité totalement « libérée » des entraves de l'effort et du labeur serait libre de « consommer » le monde entier et de reproduire chaque jour tout ce qu'elle voudrait consommer. Combien d'objets apparaîtraient et disparaîtraient à la journée, à l'heure, dans le processus vital d'une pareille société, dans le meilleur des cas cela n'aurait aucune importance pour le monde, à supposer que le monde et son caractère d'objet puissent résister au furieux dynamisme d'un processus vital totalement motorisé. Le danger de l'automatisation future est bien moins la mécanisation tant déplorée de la vie naturelle que le fait qu'en dépit de son artificialité toute la productivité humaine serait aspirée par un processus vital énormément intensifié et en suivrait automatiquement, sans labeur et sans effort, le perpétuel cycle naturel.

La désagréable vérité, c'est que la victoire que le monde moderne a remportée sur la nécessité est due à l'émancipation du travail, c'est-à-dire au fait que l'*animal laborans* a eu le droit d'occuper le domaine public, et que cependant tant qu'il en demeure propriétaire, il ne peut y avoir de vrai domaine public, mais seulement des activités privées étalées au grand jour. Le résultat est ce qu'on appelle par euphémisme culture de masse, et son profond malaise est un universel malheur causé d'une part par le manque d'équilibre entre le travail et la consommation, d'autre part par les exigences obs-

tinées de l'*animal laborans* qui veut un bonheur que l'on n'obtient que dans l'équilibre parfait des processus vitaux de l'épuisement et de la régénération, de la peine et du soulagement. La poursuite universelle du bonheur et le malheur généralisé dans notre société (ce sont les deux faces d'une même médaille) sont des signes très précis que nous avons commencé à vivre dans une société de travail qui n'a pas assez de labeur pour être satisfaite.

Un des signaux d'alarme les plus visibles indiquant

que nous sommes peut-être en voie de réaliser l'idéal de l'*animal laborans*, c'est la mesure dans laquelle toute notre économie est devenue une économie de gaspillage dans laquelle il faut que les choses soient dévorées ou jetées presque aussi vite qu'elles apparaissent dans le monde pour que le processus lui-même ne subisse pas un arrêt catastrophique.

Si l'on compare le monde moderne avec celui du passé, la perte d'expérience humaine que comporte cette évolution est extrêmement frappante. Ce n'est pas seulement, ni même principalement, la contemplation qui est devenue une expérience totalement dénuée de sens. La pensée elle-même, en devenant « calcul des conséquences », est devenue une fonction du cerveau, et logiquement on s'aperçoit que les machines électroniques remplissent cette fonction beaucoup mieux que nous.

Dans le même temps, nous nous sommes montrés assez ingénieux pour trouver les moyens de soulager la peine de vivre à tel point qu'il n'est plus utopique de songer à éliminer le travail du nombre des activités humaines. Car dès à présent, le mot travail est trop noble, trop ambitieux, pour désigner ce que nous faisons ou croyons faire dans le monde où nous sommes. Le dernier stade de la société de travail, la société d'employés, exige de ses membres un pur fonctionnement automatique, comme si la vie individuelle était réellement submergée par le processus global de la vie de l'espèce, comme si la seule décision encore requise de l'individu était de lâcher, pour ainsi dire, d'abandonner son individualité, sa peine et son inquiétude de vivre encore individuellement senties, et d'acquiescer à un type de comportement, hébété, « tranquilisé » et fonctionnel. Ce qu'il y a de fâcheux dans les théories modernes du comportement, ce n'est pas qu'elles sont fausses, c'est qu'elles peuvent devenir vraies, c'est qu'elles sont, en fait, la meilleure mise en concepts possible de certaines tendances évidentes de la société moderne. On peut parfaitement concevoir que l'époque moderne — qui commença par une explosion d'activité humaine si neuve, si riche de promesses — s'achève dans la passivité la plus inerte, la plus stérile que l'Histoire ait jamais connue.

Enfin, la pensée — que suivant la tradition pré-moderne et moderne nous avons écartée de notre examen de la *vita activa* — reste possible et sans doute en acte partout où les hommes vivent dans des conditions de liberté politique. Malheureusement, et contrairement à ce que l'on admet en général à propos de l'indépendance proverbiale des penseurs dans leur tour d'ivoire, aucune faculté humaine n'est aussi vulnérable, et en fait il est bien plus aisé d'agir que de penser sous la tyrannie.

Les sceptiques ont probablement raison de s'inquiéter des mutations technologiques, des pertes d'emploi et de la réduction du pouvoir d'achat. Mais il n'y a pas de raison de croire que l'étan acquis par la révolution technologique et marchande puisse être ralenti ou stoppé dans les années à venir par une quelconque forme de mouvement de résistance organisée. A moins d'une récession mondiale de longue durée, il y a des chances pour que la troisième révolution industrielle continue sur sa lancée, augmentant la productivité, évinçant toujours plus de travailleurs, tout en offrant quelques nouvelles possibilités d'emplois, mais pas suffisamment pour absorber les millions de chômeurs remplacés par les nouvelles technologies. La croissance du marché mondial ne sera pas non plus suffisamment rapide pour absorber la surproduction de biens et de services. La montée du chômage technologique et la baisse du pouvoir d'achat continueront de gripper l'économie mondiale et de saper l'autorité des États.

D'ores et déjà, les États vacillent sous l'impact d'une révolution technologique qui jette des millions d'individus dans le chômage et la misère. La mondialisation de l'économie et l'automatisation de l'agriculture, de l'industrie et des services sont en train de transformer à grande vitesse le paysage politique dans tous les pays. Les dirigeants et les gouvernements du monde entier ne savent absolument plus comment endiguer ce raz de marée technologique qui dévaste des pans entiers de l'industrie, bouleverse les hiérarchies des entreprises et remplace les travailleurs par des machines dans des centaines de professions.

La classe moyenne, qui fut longtemps la voix de la raison et de la modération dans la vie politique des pays industrialisés, est frappée de plein fouet, et de tous côtés, par l'évolution technologique.

La marée montante du chômage mondial et le durcissement de la polarisation entre riches et pauvres créent les conditions d'une agitation sociale et d'une guerre de classe ouverte à une échelle sans précédent dans l'ère moderne. On assiste à une montée générale de la criminalité, de la violence aveugle et des conflits de faible intensité, sans aucun signe d'accalmie pour les années à venir. Une nouvelle forme de barbarie se développe au-delà des murailles du monde moderne. Par-delà les banlieues tranquilles et les enclaves urbaines ou se retranchent les riches et les très riches, des millions d'êtres humains misérables végètent sans espoir. Eperdus d'angoisse et de colère, ces masses humaines qui n'arrivent pas à faire entendre leurs appels à la justice et à l'intégration pourraient bien se faire les porteurs d'un égalitarisme radical. Leurs rangs continuent à grossir, alimentés par les millions de travailleurs licenciés du jour au lendemain et irrémédiablement condamnés à être exclus du village planétaire high-tech.

Mais nos dirigeants continuent de parler d'emploi et de criminalité comme si ces deux grands fléaux de notre temps n'avaient guère de rapport. Ils refusent d'admettre le lien de plus en plus manifeste entre les mutations technologiques, le chômage et l'essor d'une classe de délinquants pour lesquels la criminalité est la seule façon de grappiller quelques miettes d'un gâteau qui rétrécit.

Telle est donc la situation de l'humanité aux premières années de la transition vers la troisième révolution industrielle.

Si les talents, l'énergie et les ressources de centaines de millions d'hommes et de femmes ne sont pas réorientés vers des fins constructives, la civilisation continuera probablement de du mal à se dégager. C'est pourquoi la recherche d'une alternative aux formes traditionnelles du travail dans le cadre de l'économie de marché est la tâche cruciale à laquelle tous les pays doivent s'atteler. Pour être prêts à entrer dans l'ère post-marchande, il faudra s'impliquer beaucoup plus fortement dans la construction du tiers secteur et la régénérescence du tissu social. Au contraire de l'économie de marché, qui ne s'appuie que sur la « productivité » et peut donc envisager la substitution des machines aux hommes, l'économie sociale repose sur les relations entre les gens, sur la chaleur humaine, la camaraderie, la fraternité et la responsabilité — qualités difficilement automatisables. Précisément parce que ces vertus sont inaccessibles aux machines, elles seront le refuge naturel des victimes de la vaine révolution industrielle qui auront vu leur force de travail perdre quasi toute valeur marchande et seront à la recherche d'un nouveau sens à leur vie.

La résurrection du tiers secteur et sa transformation en une force puissante et indépendante capable d'absorber le flot des travailleurs licenciés par le secteur marchand est une priorité majeure si nous voulons pouvoir affronter les orages technologiques qui s'accumulent à l'horizon. Il faut réfléchir aux modalités du transfert au tiers secteur d'une part croissante des gains de productivité de la troisième révolution industrielle si l'on veut que l'économie sociale supporte la charge grandissante qui va peser sur elle.

Confronté à la perspective impressionnante de devoir absorber un nombre toujours plus grand de travailleurs exclus de l'économie de marché, mais aussi de devoir assurer toujours plus de services sociaux et culturels élémentaires, le tiers secteur aura besoin tout à la fois d'une masse de travailleurs bénévoles et de financements massifs. Le paiement d'un « salaire virtuel » aux bénévoles, la TVA sur les produits et services de l'ère high-tech (destinée exclusivement à financer un salaire social pour les pauvres travaillant dans le tiers secteur), l'indexation sur les gains de productivité des déductions fiscales aux entreprises donatrices ne sont que quelques-unes des mesures susceptibles d'être prises dès maintenant aux États-Unis pour développer le tiers secteur et le rendre plus efficace dans les années à venir. Dans d'autres pays, des approches et des formes d'incitation différentes seront vraisemblablement proposées pour renforcer et élargir la mission de l'économie sociale.

Nous entrons dans une ère nouvelle de mondialisation et d'automation. Nous apercevons déjà le chemin qui nous mène à une économie virtuellement sans travailleurs. La question de savoir si ce chemin débouchera sur un havre de paix ou sur un gouffre sans fond dépendra de la façon dont notre civilisation se montrera prête à entrer dans l'ère postmarchande qui s'annonce dans le sillage de la troisième révolution industrielle. La fin du travail pourrait bien sonner le glas de la civilisation sous la forme que nous connaissons. Elle peut aussi annoncer l'avènement d'une immense transformation sociale et d'une renaissance de l'esprit humain. L'avenir est entre nos mains.

—